

Notre Emilie

Notre Emilie !... Le lecteur ne doit pas se méprendre sur ce possessif. Sous prétexte que les Cahiers Clairaut ont une rubrique permanente des "lectures pour la Marquise", nous n'avons aucun prétention de faire notre propriété de Gabrielle Emilie de Breteuil, marquise du Châtelet, amie d'Alexis Clairaut et traductrice de Newton. Ce possessif est le même que celui de "Mon cher Ami" écrit en haut d'une lettre ; il entend seulement marquer une sorte particulière d'attachement.

Et pourquoi cet article ? Parce que la publication récente d'un nouveau livre, "Emilie, Emilie, l'ambition féminine au XVIII<sup>ème</sup> siècle", (492 p., éd Flammarion, 95 F), par Mme Elisabeth Badinter nous propose un double et vivant portrait, haut en contrastes et riche en similitudes profondes. Celui d'Emilie de Breteuil (1706-1749), notre Emilie, et celui de Louise d'Esclavelles (1726-1783), la future Madame d'Epinay dont nous avons moins de raisons de parler ici bien que, amie de Rousseau, elle ait toujours marqué beaucoup d'intérêt aux problèmes de l'éducation (d'où le second Emilie du titre du livre, en écho à l'Emile de J-J.R.).

Des contrastes marqués et des similitudes qui ne le sont pas moins. Côté contrastes : toute la vie de la première avant le milieu du siècle plus occupé de science que d'éducation, la grande époque de l'autre alors que la pédagogie a été mise à la mode ; mariage de raison ou de convenance pour la Marquise et ce fut en somme une réussite, mariage d'amour pour Louise, un véritable échec ; une scientifique, notre Marquise, un authentique écrivain philosophe Mme d'Epinay ; un attrait profond pour la science en contraste avec un talent littéraire hors de pair. Beaucoup de contrastes, par conséquent et j'en oublie.

Mais aussi des similitudes profondes. En premier lieu, ce que Mme Badinter appelle leur ambition, vouloir être pleinement une personne à une époque où seuls pouvaient y prétendre certains hommes privilégiés ; de ce point de vue, ce livre est un excellent plaidoyer féministe. Nos deux héroïnes ont su être libres, aidées sans doute par un air du temps qui n'était heureusement pas celui de la réaction bourgeoise louis-philipparde. Aidées surtout par les amitiés qu'elles ont su conquérir par leur intelligence et leur charme. Autour de la Marquise, nous trouvons, entre autres, Maupertuis, Bernoulli, Clairaut, Voltaire disons qu'elle fut en bonne compagnie ; autour de Louise, Rousseau, Grimm, ce n'était pas mal non plus.

Je laisse là ce qui fait l'intérêt spécifique du livre de Mme Badinter pour m'intéresser plus particulièrement à notre Emilie.

Elle avait eu de la chance au départ : naître dans une famille de petite noblesse respectueuse des règles de bienséance mais d'esprit libéral. Son père favorisa sa curiosité qui était immense et surtout lui permit de s'instruire en évitant le couvent. Dans la bibliothèque paternelle elle trouve Fontenelle, les premiers écrits de Voltaire ; à 17 ans, elle lit Locke

et Descartes. Le marquis du Châtelet qui était militaire était sans doute intimidé par la grande culture de son épouse. Notre Emilie montre un esprit rigoureux, plus porté à la déduction qu'à l'induction, sa formation scientifique est d'abord géométrique. Peu de qualités littéraires en dehors d'un souci permanent de précision. Un caractère souvent impérieux et dominateur tempéré par un charme féminin évident. Élégante, aimant les fanfreluches ; "Mme Pompon-Newton", l'appelait Voltaire pour la taquiner ; "fort jolie au demeurant" reconnaissait Mme Denis, la nièce de Voltaire qui fut pourtant sa rivale dans les faveurs du grand écrivain.

Elle nous paraît dure quand elle écrit à Maupertuis, alors que son troisième fils vient de mourir à l'âge de seize mois : "J'ai éprouvé un malheur attaché à l'état de mère ; j'ai perdu le plus jeune de mes fils. J'en ai été plus fâchée que je ne l'aurais cru et j'ai senti que les sentiments de la nature existaient en nous sans que nous nous en doutassions." Il faut d'ailleurs nous rappeler qu'à l'époque la mort des bébés était chose plus courante que de nos jours ; de plus notre Emilie fut en effet peu maternelle au contraire de Mme d'Épinay qui tint à allaiter ses enfants, un scandale chez les "gens bien" de l'époque. Notre Emilie se reprend vite et poursuit dans sa lettre à Maupertuis : "J'ai fait défendre ma porte, mais je sens qu'il n'y a point de temps où je ne trouve un plaisir extrême à vous voir." (1734). Pour elle, d'abord la science. Mais cela ne signifiait pas mépris de la société, bien au contraire ; d'ailleurs elle raffolait des jeux de hasard et n'eut pas comme amants que des savants (Maupertuis, Clairaut) ou Voltaire, mais aussi Guébriant de Saint-Simon et le Duc de Richelieu. Relisons ce qu'écrivit Voltaire dans sa "préface historique" publiée en tête de la traduction des Principes mathématiques de la philosophie naturelle : "Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eut à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouvât du temps, non seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusements ? Elle se livroit au plus grand monde comme à l'étude : tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médiance."

En soulignant les contrastes entre les deux Emilies du livre de Mme Badinter, j'ai pu laisser croire que notre Marquise n'avait jamais eu de souci pédagogique. Cela doit être corrigé. En 1740, elle publie, pour son fils de treize ans ses "Institutions de physique" qu'elle présente ainsi : "J'ai toujours pensé que le devoir le plus sacré des hommes était de donner à leurs enfants une éducation qui les empêchât, dans un âge plus avancé de regretter leur jeunesse, qui est le seul temps où l'on puisse véritablement s'instruire." Le problème de l'éducation ne lui est donc pas étranger ; elle va même un peu loin dans son affirmation, la jeunesse, le seul temps pour s'instruire ; soyons indulgent, en 1740, la formation continue n'était pas à l'ordre du jour et notre Emilie ignorait le CLEA et les écoles d'été d'astronomie ... ; si cela avait été possible on l'y aurait sûrement invitée.

Revenons sur ces "Institutions" qui, d'un autre point de vue, font contraste dans l'oeuvre de notre Emilie. Avant de traiter

véritablement de physique, à la manière de Descartes, elle commence par un exposé métaphysique qui, dans le cas présent, est d'inspiration leibnizienne, concluant à l'existence nécessaire de Dieu, raison d'être du monde. Relisons ce que Voltaire en dit dans sa préface historique, on se doute qu'il n'approuvait pas : "Le Discours préliminaire qui est à la tête de ces Institutions est un chef d'oeuvre de raison et d'éloquence : elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que Leibniz n'eut jamais et dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter. Après avoir rendu les imaginations de Leibniz intelligibles, son esprit qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette Métaphysique si hardie mais si peu fondée ne méritoit pas ses recherches. Son âme était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablies devoient être mises avec les trois éléments de Descartes, et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir Leibniz, elle eut celui de l'abandonner.."

Femme de caractère, par conséquent, et qui continua à apprendre au delà de sa jeunesse. D'ailleurs, dans les "Institutions" elle est en accord avec Bernoulli sur la force vive ( $mv^2$ ) contre Mairan ( $mv$ ) qui représente à l'époque la science officielle et l'Académie.

On ne relit plus aujourd'hui les "Institutions", en 1983 un tel ouvrage n'intéresse plus que les historiens des sciences. N'oublions pas, cependant un des premiers essais de vulgarisation de la physique ; à ce titre il mérite notre estime particulière.

Ce qui fait de Madame du Châtelet notre Emilie, c'est son grand ouvrage auquel elle travailla durant toutes les dernières années de sa trop courte vie, la traduction en français des "Principes mathématiques de la philosophie naturelle" par Isaac Newton. Fini le flirt avec Leibniz, comme Voltaire l'a expliqué, Emilie est revenue aux choses sérieuses. La Marquise meurt en 1749 de suites malheureuses d'un accouchement (elle s'était éprise d'un Saint-Lambert qui lui fit un enfant) sept années avant la parution du grand ouvrage (1756). Le livre contient la "préface historique" de Voltaire qui rend ainsi hommage à son amie ; il contient aussi, la quatrième partie du second volume, les "Commentaires" de Clairaut qui a également revu l'ensemble de la traduction. Un ouvrage capital dans l'histoire de la science, on le dit plus complet que l'édition anglaise.

Feu l'éditeur Albert Blanchard a publié en 1966 une réédition photographique de l'édition originale, en deux volumes qui sont à portée de la main dans ma bibliothèque. Chaque fois que je les ouvre, et cela arrive souvent, je ne manque pas de murmurer, avec une sorte d'admiration affectueuse "salut, Marquise !" ou bien "merci, chère Emilie".

K.Mizar